

BULLETIN DES AMIS
DE
"SOURCES CHRÉTIENNES"

200^e
volume

Saint LÉON LE GRAND
SERMONS
IV

Texte latin. Introduction, traduction et notes
par Dom R. DOLLE, moine de Clervaux

Nous sommes reconnaissants à M. H. I. Marrou et à M. A. Michel d'avoir bien voulu souligner l'intérêt de l'étape ainsi franchie.

Voici d'abord l'article de M. Marrou.

NOUS voici donc parvenus au 200^e numéro de la Collection il avait fallu quinze ans pour atteindre le 50^e — on se souvient encore de l'éclat dont fut marquée cette publication par le R.P. A. Wenger des « Catéchèses baptismales » de Chrysostome —, sept années suffirent pour arriver au numéro 100 — là aussi une grande œuvre, ce livre IV d'Irénée, établi avec tant de soins et de hardiesse — et il n'a fallu que le même temps (1965-1973) pour doubler la centaine, avec ce quatrième tome des **Sermons de saint Léon le Grand** — dont les deux premiers ont déjà dû être réédités.

Il faut s'interroger sur l'extraordinaire succès rencontré par cette entreprise, succès qui contraste avec le sort moins heureux qu'avait connu au début du siècle la collection somme toute analogue des « Textes et documents » d'H. Hemmer et P. Lejay, dont la vie languissante fut tranchée par la catastrophe de 1914-18. Les conditions économiques étaient alors sans doute beaucoup plus favorables, mais la réaction antimoderniste qui imposa ses servitudes à la vie de l'Église dans ces années déjà lointaines n'encourageait guère une approche historique de la tradition chrétienne.

Certes, une des composantes de cette réussite doit être cherchée dans la remarquable prospérité que connaissent actuellement **les études patristiques**, un des secteurs les plus actifs de la recherche scientifique dans le domaine des études classiques, — en réaction contre le purisme qui avait si longtemps régné dans l'enseignement du grec et du latin : au nom d'un idéal étroit de la perfection de la langue, les auteurs chrétiens étaient rejetés comme décadents ; j'ai encore entendu un collègue me dire, croyant exprimer une évidence : « On ne peut inscrire les Pères de l'Eglise au programme de la licence : ainsi avec Tertullien, nous sortirions de la latinité. » Quelle conception étroite ! Les études classiques ne connaîtraient pas aujourd'hui tant d'adversaires, si leurs représentants ne s'étaient acharnés à les appauvrir en réduisant systématiquement l'étendue du domaine qu'elles exploitent. On comprend que beaucoup de jeunes chercheurs aient été attirés par ces terres en friche où, loin des chemins battus, tant de découvertes passionnantes restaient à faire, tant de textes importants à découvrir ou redécouvrir, éditer, traduire, exploiter. Il faut savoir gré aux fondateurs et à l'animateur des « Sources Chrétiennes » d'avoir su s'assurer la collaboration de tant de spécialistes, sans distinction d'origine ou d'école : la qualité scientifique de la collection en a été la conséquence directe, qualité universellement reconnue qui explique sa diffusion hors des limites du public strictement francophone.

Mais des considérations d'ordre en quelque sorte conjoncturel ne suffisent pas à expliquer ce renouveau des études patristiques et le large écho qu'elles ont rencontré dans le public chrétien. Des raisons plus profondes, et qui sont communes aux chercheurs et à leurs lecteurs, sont à la racine de cette floraison. Il me semble qu'un des caractères les plus originaux de notre collection est de s'être attachée de façon toute particulière aux auteurs et aux œuvres intéressant directement **la vie spirituelle**. On attribuera volontiers une valeur symbolique au fait que la série se soit ouverte par ce numéro 1 consacré à la « Vie de Moïse » ou « Traité de la perfection en matière de vertu » — contemplation du récit de l'Exode conduisant à retracer l'itinéraire spirituel de l'âme vers Dieu. Combien étions-nous jusque-là à pouvoir profiter de ce livre admirable, qui n'était accessible que dans la médiocre édition reproduite par Migne au t. 44 de sa Patrologie Grecque ? Grâce aux soins de Jean Daniélou, ce texte si riche, enfin solidement établi, est devenu commodément utilisable. Le voici parvenu à sa troisième édition ; je remarque que la plupart de nos « n° bis », c'est-à-dire des volumes qui ont rencontré un tel accueil qu'une réédition en est apparue nécessaire, sont le plus souvent des ouvrages intéressant directement la spiritualité : ainsi, toujours pour nous en tenir aux premiers numéros, les aphorismes si profonds de Diadoque de Photice (là aussi, com-

bien étions-nous à pouvoir fréquenter l'édition Weis-Liebersdorf de la « Teubneriana » ?), Jean Moschos, les lettres à Olympias de Chrysostome, Maxime le Confesseur, notre cher discours « A Diognète », etc. Que de richesses retrouvées chez les maîtres de la pensée monastique — Evagre, Jean Cassien, Dorothée de Gaza... —, et à leur suite dans les œuvres des spirituels médiévaux.

Il faut bien croire qu'en mettant ou remettant en circulation ces vieux auteurs, notre collection répondait à un besoin profondément, même si obscurément, ressenti par le public chrétien. Trop longtemps la piété de nos pères s'était abreuvée à des courants dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils étaient dérivés — comme les nombreux ouvrages de l'Auteur des « Paillettes d'Or » (ce pseudonyme cachait un humble et saint prêtre d'Avignon), qui ont assuré longtemps la prospérité des éditions Aubanel. On comprend qu'un besoin d'authenticité ait poussé nos contemporains à remonter jusqu'aux sources de cette spiritualité authentiquement chrétienne. L'œuvre des Pères nous met en contact avec une pensée religieuse, source de vie et nourriture solide : **Theologia vivificans, cibus solidus** — c'est le titre, sans doute à cette date non dépourvu de résonance polémique, qu'en 1498 Lefèvre d'Étaples avait donné à son édition de l'Aréopagite.

Le **retour aux sources** est en effet une des lois qui rythment le progrès de la pensée et de la vie chrétiennes. Il s'agit là d'un phénomène très général qui oppose non seulement le domaine religieux, mais tout l'ensemble du domaine culturel à celui des sciences de la nature qui, elles, connaissent un progrès linéaire, dessinant une courbe sans redressements. Il n'en est pas de même pour les choses de l'esprit : les valeurs culturelles authentiques possèdent une sorte de permanence et, si leur transmission au cours des siècles peut les avoir affadies, elles sont toujours susceptibles d'être récupérées, — le phénomène de « renaissance » est caractéristique à cet égard. Pour nous en tenir au domaine religieux, l'histoire atteste que tout mouvement de renouveau au sein du christianisme s'est présenté comme un nouveau départ, un nouvel élan qui s'appuyait, comme sur un tremplin solide, sur un retour aux sources.

Le renouveau patristique dont notre collection est à la fois un témoin et un instrument apparaît inséparable du **renouveau biblique** et du renouveau liturgique qui se sont développés parallèlement au sein de nos milieux chrétiens et se prêtent un mutuel appui. La fréquentation des Pères de l'Eglise et des auteurs spirituels du Moyen Âge a été pour beaucoup un guide précieux pour apprendre à recevoir la parole de Dieu dans la lumière de l'Eglise. Il n'est pas question certes de déprécier l'œuvre proprement scientifique de nos exégètes contemporains, mais il est

certain que leur lecture laisse souvent l'esprit non rassasié : par l'orientation trop strictement historique, ou apologétique, de leurs travaux, cette technicité quelquefois excessive, la subtilité des problèmes évoqués, ils ne constituent pas, si l'on s'arrête à ce niveau, une initiation suffisante à la pratique savoureuse, nourrissante des Livres saints ; alors que l'exégèse patristique, malgré tout ce qu'elle peut avoir de prime abord de déconcertant pour un esprit de notre temps, nous apporte précisément le modèle d'une telle appropriation spirituelle, d'une exploitation du trésor révélé au profit de l'âme et de sa prière.

Déconcertante soit, mais par là même enrichissante : une culture chrétienne doit réagir contre l'influence dominante qu'exerce sur nos contemporains le mode de pensée scientifique — notre époque, de façon inattendue, nous fait assister à une résurgence du scientisme. Il faut redécouvrir que la méthode d'analyse et d'explication du donné empirique telle que la pratiquent les sciences de la nature n'est pas la seule forme légitime de l'activité de l'esprit humain. Il existe un autre registre de la pensée et du langage, celui qui ouvre le monde de la poésie, du symbole, expressions de la transcendance. C'est bien à ce niveau que s'établit et que nous permet d'atteindre ce qu'il faut bien appeler l'exégèse, l'herméneutique des Pères. Ici encore, on ne saurait minimiser l'importance du rôle qu'a pu jouer la collection « Sources Chrétiennes » dans la vie et la culture de notre génération. Je ne puis oublier l'impression profonde que fit, dès le n° 7, la traduction des « Homélie sur la Genèse » d'Origène, si bien située et comme illuminée par la belle préface du P. de Lubac : prémices de la renaissance des études origénienne en France ou mieux encore de la récupération du grand docteur alexandrin dans la pensée chrétienne de notre temps, — mais surtout premier exemple de cette méditation intériorisée, de cette **exégèse spirituelle de l'Écriture**. Que cela nous reportait loin des apories — je ne dirai pas stériles, mais desséchantes — auxquelles nous étions habitués sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque ou la nature de l'historicité des premiers chapitres de la Genèse !

La fréquentation des Pères a joué et jouera toujours le même rôle pédagogique, propédeutique, à une saine appréciation et à un **approfondissement de la liturgie**, dont l'action et le langage se situent très précisément au niveau que nous venons d'appeler symbolique. D'où l'intérêt marqué qui a toujours accueilli les commentaires patristiques des sacrements et des cérémonies liturgiques : là aussi que de « n° bis », de rééditions qui attestent le succès rencontré.

Notre 200^e volume poursuit donc la publication des « Sermons » de S. Léon le Grand : la **prédication** n'a pas été le secteur le moins fécond de cette redécouverte des Pères. Ici aussi un retour aux sources s'est révélé nécessaire, ou du moins singulièrement

utile. Qu'ils en fussent conscients ou non, les chrétiens de notre temps souffraient d'une certaine usure, d'un épuisement des méthodes qui, au cours des derniers siècles, avaient servi d'instrument pour la transmission de la foi, — qu'il s'agisse d'une prédication trop uniquement ritualiste ou moralisante, ou du catéchisme hérité des nécessités apologétiques et des combats de la Contre-Réforme. C'est avec une sorte de soulagement, et quel immense profit, que nous redécouvrons en écoutant les Pères qu'un sermon, par ailleurs d'un ton familier et d'apparence toute simple, pouvait conduire l'auditeur à méditer sur les aspects les plus profonds du contenu de la foi.

De façon générale, associons à leurs sermons les traités théologiques des Pères — il semble que le public religieux ait été très sensible à la richesse du contenu dogmatique de la pensée patristique qui s'est révélé d'une **étonnante actualité**. Ce n'est pas que les chrétiens d'aujourd'hui éprouvent plus de difficulté que ceux d'avant-guerre à recevoir — selon la bonne et vieille formule — « ce que l'Église nous ordonne de croire », mais ils veulent comprendre pourquoi le croire, pourquoi ce dogme, cette définition, cette formule, dont la richesse insoupçonnée risque de leur apparaître en quelque sorte arbitraire si on ne leur a pas fait saisir la nécessité profonde qui, au cours des siècles, a conduit l'Église à l'adopter. Ici encore nous retrouvons la fécondité de la grande loi du retour aux sources : en assistant aux débats, aux efforts qui ont conduit à l'élaboration de ces formules de foi, nous découvrons l'exigence profonde, la logique interne qui les a fait naître, les a rendus indispensables. Ainsi, quel relief saisissant prennent des expressions nuancées et délicates du Symbole de la messe consacrées à l'Esprit-Saint — « avec le Père et le Fils il reçoit même adoration et même gloire » —, pour qui a lu les pages infiniment prudentes, laborieuses et profondes des « Lettres à Sérapion » d'Athanase (n° 15) ou du traité correspondant de saint Basile (n° 17) !

Ces quelques réflexions ne prétendent pas tout dire ; cependant comment ne pas évoquer pour finir la fonction que remplit la redécouverte des Pères au sein du mouvement oecuménique. Ne sont-ils pas pour nous — catholiques latins, frères séparés des églises d'Orient, protestants des diverses dénominations — « nos Pères parmi les saints », nos Pères dans la foi. En remontant les courants aujourd'hui divergents jusqu'à ces sources communes de la tradition chrétienne, comment ne pas approfondir les raisons qui nous font aspirer à retrouver l'unité ?

Henri Irénée MARROU
membre de l'Institut
professeur à la Sorbonne

A PROPOS DE SOURCES LE CHRISTIANISME ET LA TRADITION CULTURELLE D'OCCIDENT

par Alain MICHEL, professeur à la Sorbonne

LA nature même de la collection « Sources Chrétiennes » appelle certaines réflexions sur les rapports entre la culture classique et la patristique. Il s'agit de textes grecs et latins. L'édition de Philon d'Alexandrie, qui vient se joindre à la partie chrétienne, définit un domaine plus vaste encore, puisqu'ici le Judaïsme rejoint la philosophie et les Pères et établit pour l'avenir entre Platon, Cicéron, Sénèque, Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Augustin, Jean Scot, et bien d'autres, une médiation vivifiante.

C'est à propos de ces médiations que je voudrais réfléchir un instant. Nous vivons à une époque qui rencontre à tout moment l'obsession des ruptures et la nostalgie des continuités. Cela est particulièrement vrai quand il s'agit de culture et de religion, et aussi quand il s'agit du rapport même qui unit culture et religion. Ces problèmes s'affirment d'une part quant à la méthode et d'autre part quant au fond.

Quant à la méthode, ici se posent sous leur forme véritable les questions de la « pluridisciplinarité » : les exigences de la spécialisation, la complexité grandissante des techniques, ou des domaines particuliers font que des frontières s'établissent entre le Moyen Age et l'Antiquité, le monde chrétien et le monde païen. Cela est inévitable. Mais une entreprise comme celle de « Sources Chrétiennes » montre aussi tout ce que cela comporte de fâcheux, et suggère les moyens de pallier cet inconvénient : il est rarement possible de remonter aux sources sans passer les frontières, sans retrouver, dans le temps et l'espace, l'unité première de ce qui semblait divers. Nous ne devons jamais oublier l'unité fondamentale de notre culture. Après tout, Paganisme et Judaïsme sont deux sources du Christianisme, et le Christ assurément a eu devant les yeux la totalité de la pensée humaine lorsqu'il est venu s'adresser à elle et l'assumer.

Ici nous rejoignons les problèmes de fond. Nous avons évoqué dans les lignes qui précèdent ce rapport qui s'établit chez Philon entre Judaïsme, Christianisme et philosophie. Est-il nécessaire de souligner que cette problématique (à travers les réflexions de L. Massignon et de J. Isaac) rejoint le concile et la déclaration sur les non-chrétiens ? Nous voudrions marquer tout particulièrement cet aspect fondamental de l'inspiration qui se dégage de « Sources Chrétiennes ».

Il faut partir d'un fait majeur, que soulignent bien souvent les notes et les introductions de nos textes. Il existe des rapports historiques bien définis entre le mouvement de la pensée antique et la genèse de notre théologie. Eudore d'Alexandrie, élève de l'académicien Antiochus d'Ascalon, a été le maître de Philon. Or, le même Antiochus, la même Académie ont fourni à la pensée romaine en général, à Cicéron et Sénèque en particulier, une part importante de leur formation. Cela vient confirmer fortement ce qu'on savait de l'influence cicéronienne sur les penseurs chrétiens (tel Augustin), ou ce que l'on pressent de plus en plus nettement sur la grande portée des leçons de Sénèque. On s'aperçoit que l'intervention individuelle de chacun de ces personnages se fait en réalité dans l'unité d'un vaste mouvement de pensée dont dépend aussi l'épanouissement du Christianisme : il s'agit d'une synthèse des doctrines platonicienne, aristotélicienne, stoïcienne, dont les éléments et les méthodes deviennent aujourd'hui mieux connus, et qui ne va pas cesser de s'affiner jusqu'à Plotin (en passant par Clément d'Alexandrie et Origène). Cela s'accomplit, bien sûr, dans un dialogue où chaque doctrine garde son originalité : le rationalisme romain de Cicéron et le prophétisme juif de Philon gardent leurs nuances propres pour interpréter l'enseignement de l'Académie. Mais cet enseignement reste toujours présent. Dès lors, il est possible de trouver dans « Sources Chrétiennes » tout un réseau de continuités : sources vives, en vérité, qui courent souterrainement dans le sol de notre culture. Si, à la manière des spécialistes d'hydrologie, nous versions un peu de teinture dans Cicéron, c'est Augustin qui changerait de couleur, ou Clément. Il y a, entre le Christianisme et la philosophie — cette philosophie —, un lien profond qu'on ne doit pas méconnaître.

Lien de pensée. Entre la *libertas* des philosophes et l'affranchissement de l'âme chrétienne, le rapport est étroit. Des écrivains comme le Lyonnais Ballanche au lendemain de la Révolution, ou Péguy (dans *Jeanne d'Arc* ou dans les *Suppliants parallèles*), s'en sont justement avisés, sans sortir d'une admirable fidélité à tout ce que le temps historique comporte d'éternel. Dirai-je aussi que Cicéron a construit la Cathédrale de Chartres ? Non, je n'oserai pas. Mais je rappellerai qu'un des évêques de cette ville, juste avant cette construction, fut Jean de Salisbury, qui devait tant à Cicéron, qui apparaît comme un des plus grands humanistes de tous les temps et à qui « Sources Chrétiennes » fera place assurément un jour ou l'autre. Chez ce penseur, le refus platonicien du dogmatisme s'associait au sens sénéquien (ou philonien) de l'intériorité pour conjurer quelques démons que le Moyen Age n'a pu éviter de nous léguer parfois, avec les défis portés soit à la nature soit à la culture, et l'excès de confiance ou de défiance envers le langage. Cet humanisme qui affirme à la fois l'universalité des valeurs anthropologiques et la nécessité de les mesurer à l'échelle du divin, qui fait de la cité (cité de Dieu, cité des hommes) la médiatrice des personnes et

récuse, par ce personnalisme même, à la fois individualisme et totalitarisme, qui unit étroitement l'esprit de tolérance à l'esprit de foi, prépare avec une force particulière la leçon fondamentale apportée par l'Eglise contemporaine, de Jean XXIII à Paul VI, à tous ceux qui peuvent l'entendre, chrétiens ou non, catholiques ou non.

Il s'agit aussi d'un lien de parole. On s'interroge aujourd'hui sur la parole, on veut lui rendre vie. Dès lors resurgissent toutes les questions, anciennes ou plus récentes. Comme les contemporains de Gutenberg, notre époque industrielle s'inquiète de voir le verbe mis en conserve par toutes les machines à imprimer ou à reproduire. Comme les romantiques, nous voulons — avec éloquence — tordre le cou de l'éloquence ou lui mettre des bonnets rouges. Comme les médiévaux, nous redécouvrons les universaux et, comme eux, nous ne savons qu'en faire. Comme les anciens, comme Philon, Varron, ou Platon, nous rêvons d'étymologie, ou de symboles... Après tout, Saussure, tout comme un autre, fut lecteur de saint Augustin. En écrivant cela, je ne veux que souligner encore l'unité de l'aventure spirituelle qui nous unit à travers l'histoire à ceux qui nous ont précédés. A ce sujet, l'étude de la grammaire et de la rhétorique antiques fournit les plus importantes indications. Cicéron a marqué avec force combien ces disciplines, dont le rôle est essentiel dans la formation de l'humanisme, se trouvaient liées à cette philosophie de l'Académie, dont nous avons déjà parlé. Nous retrouvons ici un des nœuds où s'unifie toute la pensée occidentale. Philon, en bien des lieux, médite sur la relation entre parole intérieure et parole proférée. Cela se rattache d'un côté à Platon, de l'autre à saint Jean. Cela rencontre aussi l'inspiration la plus vivante des poètes chrétiens, de Claudel à Pierre Emmanuel, qui écoutent « cette Muse qui est la grâce ». Philon déjà, dans le *Quod deterius*, méditait sur « la poésie de Dieu », et il disait que tout est grâce... (*Quod deus...* 107).

Lien de beauté, lien de culture. Tout ce qui précède, toute cette réflexion (platonicienne et chrétienne à la fois) sur l'esthétique, montre que la beauté réunit les hommes, qu'elle augmente à la fois l'esprit de compréhension et de connaissance, qu'elle manifeste le rapport nécessaire qui existe entre amour et vérité (la seule vérité vraie est celle qui augmente l'amour, et réciproquement). Bref, la beauté fonde la culture. De cela, je suggérerai un exemple qui m'est apparu en lisant Romanos le Mélode. Le Moyen Age latin cesse d'enseigner le grec, la majorité des clercs cessent de bien le connaître. Cependant, c'est au même moment que s'établit l'analogie la plus profonde entre les hymnes grecques et latines, comme si la beauté venait lutter pour prévenir le schisme que l'ignorance favorisera. Le Moyen Age est aussi la seule époque où l'on trouve (chez Jean Scot par exemple) des poèmes bilingues, latins et grecs : ne rions pas de cette forme d'amour...

Je crois profondément, et les « Sources Chrétiennes » me le confirment, que les valeurs ne sont pas arbitraires, ni mortes, et que

l'histoire de la pensée occidentale se construit autour d'un dialogue unique dont les voix nous sont connues (l'une est celle de la révélation). Certes ces voix ne parlaient pas la même langue. Elles ne se comprenaient ni ne se connaissaient pas toujours entre elles : il n'est pas sûr que Philon ait connu Cicéron. Mais l'un et l'autre témoignent par certains points de la même tradition ; il se peut qu'ils n'y attachent pas, chacun de son côté, la même importance ; cela ne supprime pas la réalité de cette rencontre. Il faut reconnaître les rencontres, il faut rétablir les relais, discerner les transparences et les profondeurs, distinguer et définir ce que des philosophes comme Michel Serres appellent aujourd'hui les « interférences » où les hommes et les pensées se retrouvent dans leur pluralité, dans leur accord, dans leur charité, reconstituer la partition, la polyphonie, ce chœur que célébraient à la fois les anciens pythagoriciens et nos moines. Il faut traduire. Cela est plus fécond par exemple que de discuter stérilement sur l'emploi du latin à l'église, puisque traduire c'est œuvrer à la fois pour les langues anciennes et pour les langues modernes. Historien, philosophe, sociologue, chacun doit s'attacher à cette vocation de notre temps : déchiffrer pour comprendre, traduire pour unir. La collection « Sources Chrétiennes » est œuvre de traducteurs. De là son sens humaniste et chrétien.

IL Y A TRENTE ANS

IL n'est pas sans intérêt de relire le programme que se traçaient les fondateurs de la Collection en 1942, au seuil du premier volume.

La collection que ce premier volume inaugure présente un caractère très précis qu'il est bon de définir dès l'abord. Elle vise à mettre à la disposition du public cultivé des ouvrages complets des Pères de l'Eglise en y joignant tous les éléments qui peuvent en permettre une totale intelligence. C'est là, croyons-nous, ce qu'il faut faire actuellement pour servir la cause des Pères. Il s'agit de créer à leur égard un climat de compréhension, de familiariser avec la mentalité qu'ils représentent, de faire tomber le préjugé encore courant dans beaucoup d'esprits et qui leur fait croire que les Pères ne sont pas lisibles.

Il en résulte que, si l'on traduit les Pères, on choisit les œuvres qui risquent de moins effaroucher, qui s'apparentent davantage à nos vues modernes — mais qui sont aussi par là même moins caractéristiques — et qu'ainsi, loin de faire tomber le préjugé de leur difficulté, on contribue au contraire à l'entretenir. Notre procédé est inverse. Il nous a semblé que si les Pères étaient difficiles, c'était parce que nous ignorions tout de leur mentalité. Ils représentent pour nous un domaine culturel presque aussi éloigné que celui de l'Inde ou de la Chine. Ce qu'il fallait, c'était éclairer de l'intérieur ce monde, y introduire, en montrer les alentours, en décrire les cheminement, et, ayant remis les clefs au lecteur, lui laisser le plaisir de découvrir des trésors qu'il n'aurait pas autrement soupçonnés.

Cette préoccupation a déterminé les divers traits de cette collection. Le choix du texte d'abord. Nous n'avons pas été d'emblée au plus facile, mais au plus caractéristique. Ensuite nous avons voulu fournir tous les éléments permettant l'intelligence la plus complète du texte. A cela tendent les introductions, qui sont la principale originalité ; introductions non purement scientifiques ni trop élémentaires, mais plus largement culturelles, essayant de situer le texte dans son monde intellectuel et spirituel. Nous y avons joint des notes plus techniques, permettant de donner les résonances d'expressions qui auraient pu passer inaperçues, d'indiquer des filiations. Notre désir eût été de joindre à la traduction le texte grec. Les circonstances actuelles nous en ont empêchés pour des raisons diverses. Mais nous comptons que ce ne sera là qu'un retard et que nous pourrions publier ultérieurement les textes dont nous aurons donné les traductions et dont certains sont déjà préparés.

Nous savons par tous les encouragements que nous avons reçus que notre effort correspond à l'attente de beaucoup. Nous espérons que cette attente ne sera pas déçue et que cette collection permettra à nombre de lecteurs un accès direct à ces « sources » toujours jaillissantes de vie spirituelle et de doctrine théologique que sont les Pères de l'Eglise.

LES EDITEURS.

La Collection s'honore de compter jusqu'à ce jour 159 collaborateurs. En outre, plus d'une centaine, les mêmes ou d'autres, sont au travail pour procurer de nouvelles éditions.

Une coupe socio-professionnelle montre que parmi les 159 dénombrés il faut compter (les catégories ne s'excluant pas) :

- 67 membres de l'enseignement supérieur ;
- 98 ecclésiastiques ou religieux (dont plusieurs font aussi partie de l'enseignement supérieur) ;
- 15 chercheurs du C.N.R.S. (ou conventionnés) ;
- 14 femmes.

Treize nationalités sont représentées : Allemagne, Arménie, Autriche, Belgique, Canada, France, Grande-Bretagne, Italie, Liban, Pays-Bas, Pologne, Suisse, U.S.A.

RETROSPECTIVE... PROSPECTIVE...

Jusqu'à présent, la Collection n'a fait qu'entamer la littérature patristique. Cent quatre-vingts ouvrages anciens, c'est assurément peu devant la masse des écrits que la tradition nous a transmis. Mais précisément parce que notre but n'est pas de tout publier — il y a pour cela des collections spéciales —, il convient de choisir nos auteurs et leurs œuvres.

On remarquera que saint Augustin est tout juste effleuré ; c'est que la « Bibliothèque Augustinienne » se charge de publier tous les écrits du grand Docteur.

En ce qui concerne les autres Pères, nous avons tâché de donner la meilleure place à quelques-uns des plus importants et des plus anciens. C'est ainsi que sont déjà bien représentés,

— chez les grecs : ORIGÈNE (15 vol.), ATHANASE (4 vol.), EUSÈBE DE CÉSARÉE (4 vol.), GRÉGOIRE DE NYSSÉ (4 vol.), BASILE DE CÉSARÉE (3 vol.), JEAN CHRYSOSTOME (9 vol.), THÉODORET (5 vol.), et, parmi les plus anciens, les PÈRES APOSTOLIQUES et APOLOGISTES (7 vol.), IRÉNÉE DE LYON (5 vol.), HIPPOLYTE DE ROME (2 vol.), CLÉMENT D'ALEXANDRIE (7 vol.)...

— et chez les latins : TERTULLIEN (3 vol.), AMBROISE DE MILAN (4 vol.), LÉON LE GRAND (4 vol.), CASSIEN (4 vol.)...

Nous avons aussi accueilli dans la Collection, pour ceux de nos lecteurs que leurs préoccupations œcuméniques ou leur intérêt tournent vers l'Orient, plusieurs de ces Pères qui semblent lointains : EPHREM DE NISIBE, GRÉGOIRE DE NAREK, PHILOXÈNE DE MABBOUG, ROMANUS LE MÉLODE, SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN, NICOLAS CABASILAS...

De même, il nous a paru opportun de rendre accessibles aux lecteurs modernes quelques auteurs occidentaux de date plus tardive : RUPERT DE DEUTZ, HUGUES et RICHARD DE SAINT-VICTOR, ISAAC DE L'ÉTOILE, GUERRIC D'IGNY, GUILLAUME DE SAINT-THIERRY...

Ainsi la connaissance de ces sources moins fréquentées de notre foi et de notre spiritualité a été rendue possible à un public plus large.

Il n'en reste pas moins que la littérature patristique est immense et que le propos d'en traduire les meilleures œuvres pour nos contemporains engage dans un travail de longue haleine, qui demande science et compétence, discernement, organisation et ressources financières. Laissons pour l'instant le souci de ces dernières et disons que, plus encore que par le passé, nous voulons, avec l'expérience acquise, nous appliquer à l'édition des *grandes œuvres* des Anciens.

Beaucoup de ces œuvres sont restées hors du champ de travail de nos collaborateurs. Un Cyprien, un Ambroise, un Jérôme, un Hilaire de Poitiers, un Grégoire le Grand ont laissé sur l'Écriture ou sur les problèmes religieux de leur temps — qui sont souvent tout proches des nôtres — des traités qu'il convient de reprendre aujourd'hui. Plusieurs chercheurs qui sont en contact avec nous ont commencé des travaux sur les textes de ces Pères, mais il faudrait qu'ils soient plus nombreux...

Une équipe de Parisiens, Niçois et autres s'emploie à préparer le texte, la traduction et l'annotation des traités de Tertullien que nous n'avons pas encore publiés, et c'est le plus grand nombre. Parmi les œuvres des Pères grecs, nous avons mis en route la série complète des Discours de Grégoire de Nazianze, grâce à la collaboration de professeurs de Montpellier et de Lyon. Et nous voudrions que s'y ajoutent des éditions d'Athanase, de Jean Chrysostome, de Basile de Césarée, de Cyrille d'Alexandrie.

Nous n'avons pas hésité à inclure dans notre programme des œuvres dites « mineures » : elles présentent des aspects de la vie chrétienne qui n'apparaissent pas dans les traités des Maîtres ; elles sont souvent d'un grand intérêt et d'une réelle utilité pour restituer l'environnement des communautés chrétiennes.

Ce rapide tour d'horizon, qui englobe le passé — trente ans déjà ! —, dessine, autant que faire se peut, le profil de notre avenir. Que nos collaborateurs, que nos « Amis », que nos lecteurs nous aident à en faire une vivante réalité !

Un prochain numéro du Bulletin présentera les rapports annuels — moral et financier — de l'Association et donnera un compte rendu des réunions de Rome (15 mars), de Lyon (21-22 mars) et de Paris pour la présentation du 200^e volume.

LES GRANDES ÉTAPES DE “SOURCES CHRÉTIENNES”

1932

Préhistoire de la collection.
Une idée, un projet, un plan,
celui d'un « maître »,
le Père Victor Fontoynt. s.j.,
† 1958
véritable fondateur,
mais qui voulut toujours rester dans l'ombre.

1942

Rencontre à Lyon, autour du P. Fontoynt, de T.-G. Chifflet, o.p., directeur des Editions du Cerf, H. de Lubac, P. Chaillet, s.j., H. I. Marrou, S. Fumet, G. Bardy. Décision prise de commencer sans retard la collection « Sources Chrétiennes ». Les volumes paraîtront sous la direction de H. de Lubac et J. Daniélou.

1944

Secrétariat de Direction à Lyon, 6. rue d'Auvergne :
Cl. Mondésert, s.j.

1958

Secrétariat transféré 5, rue Sainte-Hélène.
La Collection compte déjà 60 numéros.

1959

Début de la série « Textes monastiques d'Occident » : textes latins, principalement cisterciens, qui transposent dans le latin de leur époque la tradition des Pères grecs.

1961

En marge des « Sources Chrétiennes », entreprise de la traduction des « Œuvres complètes de Philon d'Alexandrie », série dirigée par R. Arnaldez, C. Mondésert, J. Pouilloux, publiée sous le patronage de l'Université de Lyon.

1964

Le cap du 100^e volume est franchi !

1969

Le secrétariat devient « Institut des Sources Chrétiennes » et s'installe 29, rue du Plat, dans de vastes locaux mis à sa disposition par les Facultés Catholiques de Lyon.

1973

Mise en librairie du 200^e volume.

L'Institut compte onze personnes.

De nombreux volumes sont sous presse et en préparation.



LA CROISSANCE

Lustres	Nombre de volumes parus	Numéros de collection	Rééditions ou réimpressions
(1942-43)	(5)	(1-5)	
1944-48	18	6-23	
1949-53	14	24-37	2
1954-58	23	38-60	4
1959-63	36	61-96	2
1964-68	47	97-143	21
1969-73	57	144-200	11

1942 : n° 1957 : n° 50 1964 : n° 100
1969 : n° 150 1973 : n° 200

UN DOSSIER IMPORTANT

Grâce aux efforts conjugués de l'Institut et de ses 159 collaborateurs, de l'Editeur et des Imprimeurs, la collection « Sources Chrétiennes » constitue aujourd'hui un dossier patristique de 72 000 pages. Elle a diffusé dans le monde entier plus de 600 000 exemplaires de l'ensemble de ses titres. Elle a fait revivre 105 auteurs anciens dans 180 de leurs ouvrages.

NOTRE EDITEUR

« LES EDITIONS DU CERF »

Il a fallu, tout au long de ces trente ans, un éditeur courageux et particulièrement sensible à l'intérêt des écrits patristiques pour soutenir les débuts et les progrès de la Collection. Les Pères dominicains de Paris se sont toujours montrés des éditeurs extrêmement compréhensifs et désintéressés. « Les Editions du Cerf » qu'ils ont fondées et qu'ils dirigent (29, bd de Latour-Maubourg, Paris) ont la charge de publier et de diffuser nos ouvrages.

Qu'ils soient ici remerciés ainsi que leurs collaborateurs !

Directeur général : Réginald RINGENBACH

Directeur : Gabriel FERRIER

Directeur commercial : André BOURGEOIS

Sous-directeur administratif : Henry JULLERAT

Direction littéraire : François REFOULÉ, Alain TIROT

Service littéraire : Jacques LONCHAMPT. *Service fabrication* : Jean Pierre LEGALL. *Service Publicité* : Madame ROSSI. *Service des droits* : Madame NAVELIER. *Service comptabilité* : Cyprien WERKOFF.

NOS IMPRIMEURS

Nous avons recours aux services de plusieurs imprimeurs, dont la plupart sont équipés pour composer les textes grecs :

A. BONTEMPS, Limoges

DARANTIERE, Dijon

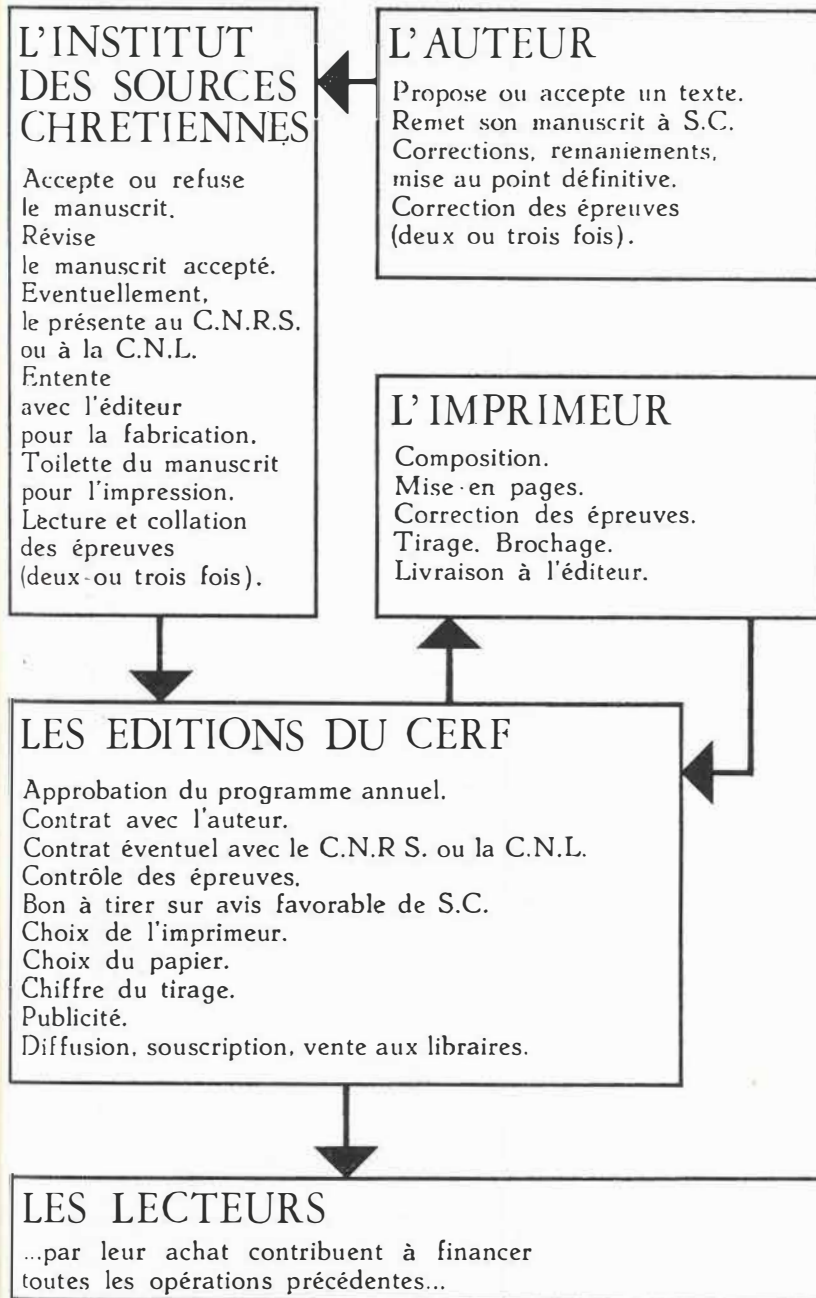
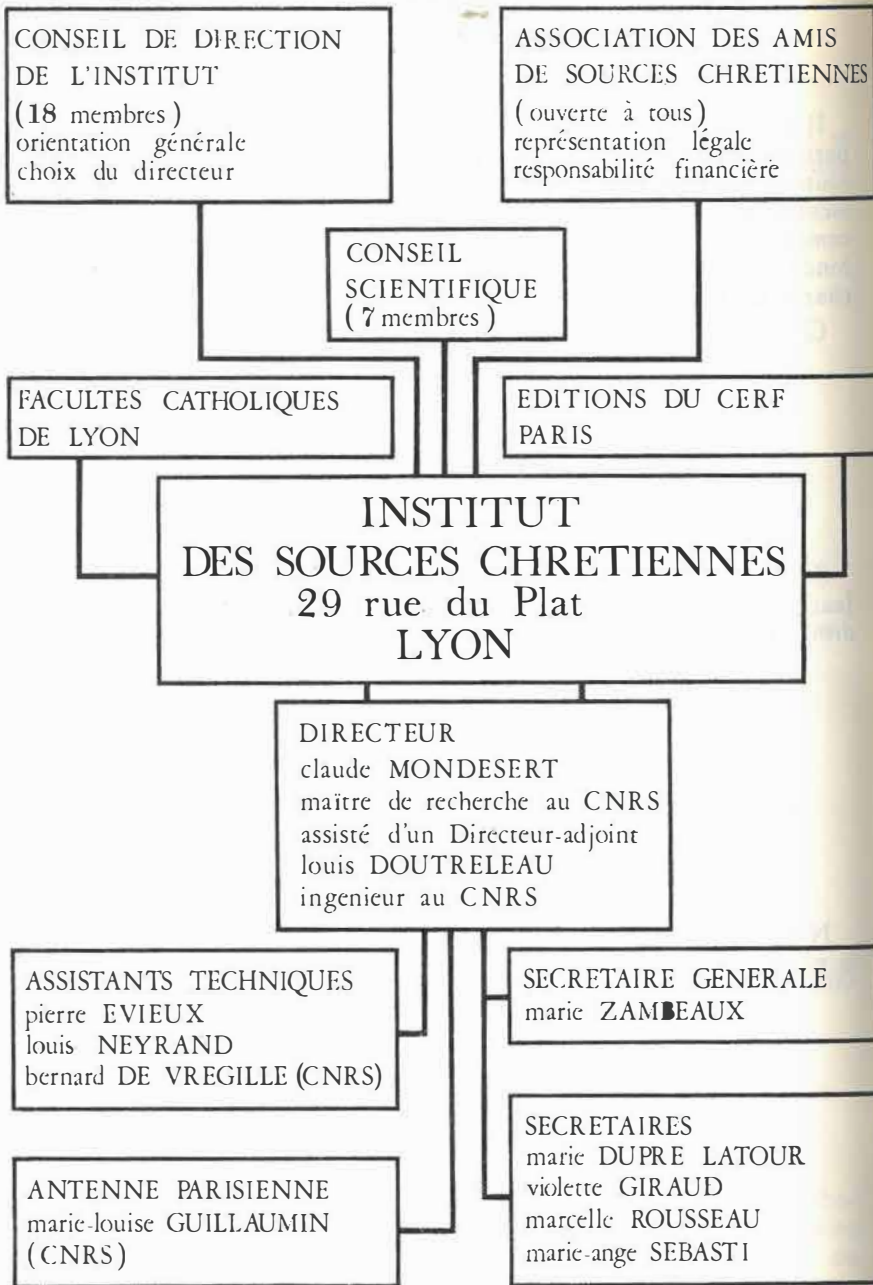
G. DE BUSSAC, Clermont-Ferrand

TARDY QUERCY AUVERGNE, Bourges

F. PAILLART, Abbeville

PROTAT Frères, Mâcon

AUDIN, Lyon



L'INSTITUT DES "SOURCES CHRÉTIENNES"

La première tâche de l'Institut consiste à maintenir, à perfectionner et à développer la Collection « Sources Chrétiennes », présentation moderne des textes chrétiens des premiers siècles. Les onze personnes qui sont maintenant attachées à l'Institut consacrent donc une partie de leur temps à ces activités administratives et intellectuelles que sont les relations, épistolaires et orales, avec nos collaborateurs en France et à l'étranger, avec nos conseillers scientifiques, avec l'éditeur et les imprimeurs, avec des organismes comme l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (C.N.R.S.) qui nous fournit une grande partie des microfilms de manuscrits anciens, avec les diverses équipes qui travaillent dans notre domaine ou avec les principales Collections patristiques plus ou moins parallèles à la nôtre. Il est important, en effet, d'éviter le doublement inutile de certaines recherches ou éditions, et d'organiser au contraire une collaboration fructueuse qui profite aux diverses entreprises, en sauvegardant leur originalité propre.

La seconde tâche de l'Institut — seconde dans l'ordre des fins et des urgences, mais souvent simultanée dans le temps et dans le déroulement des travaux — consiste dans ces études et ces recherches personnelles qu'assument, seuls ou en équipes, les membres de l'Institut et qui aboutissent à des articles ou à des livres publiés sous leur nom, ou encore à la constitution de dossiers ou fichiers divers...

Logé depuis bientôt quatre ans dans un des bâtiments de l'Université Catholique de Lyon, l'Institut fait partie de cette Université et jouit ainsi d'un assez vaste local (près de 600 m²) : 10 bureaux, une salle de documentation, une salle de travail avec bibliothèque patristique (3 000 volumes), une salle pour la lecture des microfilms (filmothèque), etc...

Le budget est assuré, dans un équilibre toujours précaire, pour une moitié par le C.N.R.S. (5 postes et quelques crédits de missions et de matériel), pour un quart par l'Association des Amis de Sources Chrétiennes, et pour le dernier quart, d'abord par les contributions personnelles de plusieurs membres de l'Institut, puis par une participation de l'éditeur.

Les investissements nécessaires à la fabrication des volumes sont fournis par les Editions du Cerf, aidées par le C.N.R.S., par la C.N.L. (Caisse Nationale des Lettres) et par l'Association des Amis de Sources Chrétiennes (fonds spécial réservé aux publications) et, pour certains volumes, par l'Ordre des Cisterciens Réformés, et enfin éventuellement par quelques autres organismes (v.g. la Fondation Gulbenkian pour les ouvrages qui relèvent de la langue arménienne).

PHILON D'ALEXANDRIE

La publication de cette première traduction française des « Œuvres complètes de Philon d'Alexandrie » a commencé en 1961, sous le patronage de l'Université de Lyon, avec le concours financier du C.N.R.S., de l'Association des Amis de l'Université de Lyon et de quelques autres organismes.

Sur le point d'être achevée, cette série verra paraître en cette année 1973 deux volumes actuellement sous presse, que nous espérons devoir être suivis assez

rapidement par le tome I du *De specialibus*, le tome II des *Fragmenta* et les deux tomes des *Quaestiones* — œuvre dont l'édition, préparée avec soin par des philologues hellénistes et arménisants, marquera un net progrès scientifique sur les éditions antérieures.

L'ASSOCIATION DES AMIS DE « SOURCES CHRÉTIENNES »

Créée et déclarée en 1956, l'Association a pour but de soutenir moralement et financièrement l'Institut des S.C., en tant qu'organisme indispensable à la vie de la Collection et centre de recherche patristique. Elle s'occupe également de promouvoir l'étude et la connaissance objective de l'histoire du christianisme par les moyens qui sont à sa disposition.

L'Association est composée de membres adhérents, bienfaiteurs et fondateurs (cotisation annuelle de 20 F, 100 F, 500 F).

Elle a été reconnue d'utilité publique par le décret du 9 janvier 1960, titre qui lui permet de recevoir des subventions privées, des dons et des legs aux conditions fiscales les plus avantageuses.

Depuis sa fondation, elle a pu :

- 1) assurer une partie importante des dépenses de l'Institut des S.C. ;
- 2) constituer un fonds spécial — encore trop modeste — réservé aux publications sous forme d'avances à l'éditeur ;
- 3) aider nos collaborateurs : achats de livres, location de microfilms et de photos de manuscrits, indemnités de frais matériels... ;
- 4) organiser quelques conférences et des réunions d'information ;
- 5) publier deux fois par an ce bulletin qui rend compte des travaux de l'Institut, de la vie de l'Association, et est envoyé à tous les membres.

Si vous jugez importants nos efforts et notre travail, aidez-les en adhérant à l'Association, en lui recrutant de nouveaux membres et en accroissant son budget de publications.

CONSEIL D'ADMINISTRATION (1973)

Président : André Latreille.

Vice-Présidents : Jean Courbier et Henri de Lubac.

Secrétaire-Trésorier : Claude Mondésert.

Membres : Roger Arnaldez, Amable Audin, Pierre Belaud, Louis Chainé, Jacques Fontaine, Jacques Gavoty, Xavier d'Hauthuille, Maurice Jourjon, Claude Kohler, Jean Labasse, Louis Lemaigre, Jean Perrachon, Jean Pouilloux, Robert Proton de la Chapelle, Jean Rougé, François Varillon.

Association des « AMIS DE SOURCES CHRETIENNES »
(reconnue d'utilité publique)

29, rue du Plat, 69002 Lyon

C.C.P. 3875-10 Lyon

Tél. (78) 37-27-08

Directeur de publication : C. MONDÉSERT

AUDIN - LYON